Comment redonner la parole aux migrants ?

Réflexions à mi-parcours sur la résidence d'écriture de Bernardo Toro au
Musée national de l'histoire de l'immigration

Bernardo Toro

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/4001>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.4001

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2017

Pagination : 158-160

ISBN : 978-2-919040-39-1

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Bernardo Toro, « Comment redonner la parole aux migrants ? », *Hommes & migrations* [En ligne], 1319 | 2017, mis en ligne le 01 octobre 2017, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4001> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.4001>

INITIATIVES

COMMENT REDONNER LA PAROLE AUX MIGRANTS ?

RÉFLEXIONS À MI-PARCOURS SUR LA RÉSIDENCE D'ÉCRITURE DE BERNARDO TORO AU MUSÉE NATIONAL DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION.

Par BERNARDO TORO, écrivain.

Le programme régional de résidences d'écrivains permet d'associer un auteur et une structure d'accueil pour réaliser un projet d'action littéraire sur une période de dix mois. Ce programme financé par la région d'Île-de-France vise à favoriser une relation vivante des habitants à la création littéraire, tout en permettant le projet d'écriture propre à l'auteur.

Mon projet de résidence, commencé en janvier 2017 et élaboré en étroite collaboration avec le département des éditions du Musée, se propose d'interroger et d'approfondir les liens qui rattachent les migrants à la ville de Paris, par le biais d'activités telles que des ateliers d'écriture, des balades urbaines ou encore la réalisation de vidéos, de portraits filmés et de carnets de voyage. L'objectif final étant la réalisation d'un ouvrage pluriel sur Paris qui rassemble des migrants d'âge, origine et milieu social différents. Dans ce but, le Musée m'a permis d'entrer en contact avec diverses associations et institutions (le Casnav, Emmaüs Solidarité, la fondation Casip Cojasor, etc.) grâce auxquelles j'ai pu rencontrer des migrants d'horizons très divers.

Le point de départ

Les migrants sont trop souvent perçus comme des représentants de leur communauté d'origine, c'est

donc à ce titre qu'on sollicite leur parole, et rarement à titre individuel. À force de s'intéresser à leur identité sociale, la société d'accueil a tendance à dénier aux migrants leur singularité individuelle. Ce projet vise à leur restituer cette subjectivité et, ce faisant, à les faire passer du statut d'objet à celui de sujet de leur propre discours. Leur intervention dans le cadre de cette résidence n'a donc pas de caractère testimonial. Les migrants ne sont pas amenés à raconter leur parcours, à parler de leur difficultés, à exprimer leurs différences, ils ne sont pas des objets d'étude sous la loupe d'un écrivain mais, au contraire, des agents actifs d'une parole trouvant en elle-même sa propre autorité et capable d'interroger la société française et de s'y inscrire à titre individuel.

Retour sur expérience à mi-parcours

L'expérience accumulée au cours de ces quelques mois de résidence m'a permis de mesurer toute la difficulté d'une telle ambition. Il ne suffit pas, comme j'ai pu le croire au départ, de retourner la caméra en demandant aux migrants de nous parler de la France au lieu de revenir sur leur propre parcours migratoire. Si le but est vraiment de « redonner aux migrants la singularité qui leur est déniée », changer de sujet ne suffit pas. C'est la

situation de communication elle-même qu'il faut modifier.

En effet, ce ne sont ni le sujet qu'on aborde ni les questions qu'on lui pose qui briment la parole du migrant, mais la situation de communication elle-même. Que les questions portent la France ou sur son propre parcours migratoire, le migrant sera toujours amené à se demander : Qui pose la question ? Dans quel but ? Qu'attend-il de moi ? Quelle réponse ai-je intérêt à fournir ?

Ces questionnements ne sont pas l'exclusivité du migrant. Toute parole est conditionnée par des enjeux extérieurs. Mais lorsque celui qui est tenu de répondre est en situation de fragilité sociale (qu'elle soit matérielle, linguistique ou culturelle), cette contrainte devient sujétion voire asservissement. La parole du migrant est inévitablement mise sous tutelle, *a fortiori* si celui qui l'interroge est un écrivain en résidence dans un musée national, autant dire un homme investi d'un pouvoir symbolique. Si tous les témoignages de migrants se ressemblent, ce n'est pas uniquement parce que les parcours migratoires comportent les mêmes difficultés. C'est aussi et surtout parce que tous ces témoignages sont pris dans une même situation de communication, autant dire soumis aux mêmes contraintes. De par la vulnérabilité de sa situation, le migrant est en situation d'attendre quelque chose du pays d'accueil. S'il a obtenu ce qu'il cherche, il sera en situation de dette. S'il ne l'a pas obtenu, en situation de réclamation. Sa parole sera donc une manière de s'acquitter de cette dette ou bien d'obtenir ce qu'il attend. L'obstacle à soulever peut donc être reformulé ainsi : Comment échapper à cette économie de la demande et de la dette où la parole du migrant est d'emblée aliénée ?

À mon avis, il serait vain d'apporter une réponse unilatérale. La réponse, aussi généreuse et bienveillante soit elle, ne saurait venir du seul écrivain. Elle doit au contraire être trouvée à deux et donner lieu à un travail en commun, à une co-élaboration. L'écrivain et le migrant doivent inventer ensemble un dispositif qui modifie la donne initiale. C'est dans ce sens que j'ai travaillé ces mois-ci.

Avec chacun des migrants rencontrés, j'ai essayé d'élaborer un projet, un protocole, une forme d'action qui ne parte pas uniquement de moi.

Il existe néanmoins un trait commun qui rassemble la plupart des expériences : c'est le recours à un élément tiers qui libère le migrant d'un face à face aliénant. Grâce à cet élément médiateur, la relation en miroir migrant-écrivain se transforme en une collaboration tendue vers un objectif commun, grâce auquel migrant et écrivain se retrouvent sur un pied d'égalité. J'ai voulu que la connaissance de Paris, de ses habitants, de ses quartiers, de ses métiers soit cet objectif commun. La ville de Paris n'est donc pas l'objet ultime de notre travail, mais bel et bien l'élément médiateur qui permet de changer la donne et de redonner au migrant leur pleine souveraineté de sujet.

Les exemples de démarches d'écriture

Le nombre et la diversité des projets ne me permettent pas d'évoquer de manière exhaustive les différents dispositifs mis en place. Je crois toutefois qu'une brève présentation permettra de resituer les principaux enjeux.

— Élèves de la classe d'accueil du collège Anne-Franck (Paris 11^e). Projet réalisé avec le concours de M^{me} Roche, professeure de la classe. Projet autour des habitants du 11^e arrondissement de Paris. Quatre groupes d'élèves de la classe partent à la recherche des habitants du 11^e qui exercent un métier dans le quartier Saint-Bernard (restaurateur, réalisateur, infirmier, boulanger, etc.). Un entretien filmé est réalisé par les élèves, ainsi qu'une promenade urbaine qui retrace la vie quotidienne des habitants.

— Élèves de la classe d'accueil du lycée Victor Duruy (Paris 7^e). Projet réalisé avec le concours de M^{me} Samé, professeure de la classe. Projet mettant en rapport une élève « écrivaine » et une élève « journaliste » en vue de créer une chaîne Youtube sur Paris et ses habitants. Avec mon aide,

INITIATIVES

« l'écrivaine » rédige le concept de la chaîne et les questions à poser, tandis que « la journaliste » réalise les entretiens. La première vidéo porte sur les élèves de l'école de Beaux-Arts de Paris.

– Élèves de la classe d'accueil du lycée François Villon (Paris 14^e). Projet réalisé avec le concours de M^{me} Buisson, professeure de la classe. » Travail par groupes de trois élèves autour des métiers exercés à Paris.

En faisant appel à la subjectivité des migrants, ces activités permettent de réaliser le premier objectif poursuivi par la résidence, à savoir favoriser une relation vivante des habitants à la création littéraire.

– Association Nogozon. Projet réalisé avec le concours de M. Aras, président de l'association. Projet autour de l'immigration turque et kurde à Paris. Le premier projet porte sur Murat, un migrant turc d'origine kurde alaouite, militant de gauche qui

est resté dix ans en prison en Turquie et travaille aujourd'hui dans une entreprise de désamiantage à Paris.

– Fondation Casip Cojasor. Projet réalisé avec le concours de M^{me} Politis, responsable du service Archives, Histoire et Communication scientifique. Projet autour de l'immigration juive en provenance du Proche et du Moyen Orient. Ce travail est centré autour de deux personnes. La première est née en Tunisie puis a émigré en Israël où elle a participé aux guerres des Six Jours et du Kippour. La deuxième est née au Liban de parents irakiens, elle est venue en France après avoir vécu vingt-cinq ans au Sénégal.

– Maison de retraite Claude Kelman. Projet réalisé avec le concours de M. Azoulay, directeur de la maison de retraite. Projet autour de l'immigration juive provenant des pays de l'Est.

– Centre d'hébergement Emmaüs Pereire. Projet réalisé avec le concours de M^{me} Eon, responsable culturel. Projet réalisé avec les résidents du centre autour de Paris et de ses quartiers.

Conclusion

En faisant appel à la subjectivité des migrants, ces activités permettent de réaliser le premier objectif poursuivi par la résidence, à savoir favoriser une relation vivante des habitants à la création littéraire. En revanche, l'ouvrage que j'envisage n'a pas pour vocation de reproduire fidèlement la parole des migrants. Le passage à la fiction me semble une ultime étape nécessaire. Quelle que soit l'efficacité des dispositifs mis en place, ils ne suffiront pas à dégager totalement la parole des migrants sont soumis. Pour libérer réellement la parole de son poids social et de ce que celui-ci comporte comme non-dits, inhibitions et interdits, le passage à la fiction reste indispensable. Or ce passage ne peut être accompli que par l'écrivain. Ce n'est pas seulement une question de compétence technique. Cela tient avant tout à ce que j'appellerais une forme d'engagement dans l'écrit. Il faut, en effet, une certaine radicalité dans le rapport à la langue pour oser dire et imaginer certaines choses sans craindre la censure intérieure. Je crois que seul un écrivain qui s'est déjà aventuré dans cette mise à nu de lui-même et des autres peut se risquer à un tel jeu avec la fiction. ■